

Horizon sans retour

Journal : le besoin de consigner toutes les réflexions amères, par l'étrange peur qu'on arriverait un jour à ne plus être triste.

E. M. Cioran

Histoire suspecte. Entre mes mains, un carnet reçu par la poste hier. D'apparence banale, je ne saurais dire s'il appartient à un homme ou une femme. Aucune adresse. Je ne sais d'où il provient, ni qui me l'a envoyé. Je l'ouvre. Il est daté de 2001. Tu ne comprends rien, moi non plus d'ailleurs. Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te raconter n'importe quoi.

Laisse-moi d'abord me présenter : Eric Miller, 32 ans, pas marié, pas d'enfant. Pour l'instant, je suis en mode reconstitution. Le cœur brisé, je débute une nouvelle vie ici. C'est un nouvel appartement qui m'a accueilli il y a peu de temps, dans une ville qui m'est totalement étrangère : New York. Je dois t'avouer ne toujours pas savoir la raison qui m'a poussé à accepter d'être muté dans ce havre où la paix se recherche constamment.

J'ai débarqué ici il y a une semaine. Pourtant, j'ai toujours cette hantise de ne pas retrouver l'endroit où je vis, à l'inverse d'un oiseau migrateur qui sait toujours retrouver son chez-lui. Le plus surprenant, ce à quoi je ne suis pas encore habitué, c'est le bruit. J'ai cette sensation perpétuelle d'un bourdonnement persistant. Les taxis se démarquent grâce à leurs klaxons, tandis que voitures de police et ambulances rejettent un interminable son strident. Ce n'est que lorsque le sommeil m'envahit, que ce tumulte s'estompe enfin. Je dors mal. De plus, malgré toute cette activité envahissante, je me sens plus seul que jamais. Je ne connais personne. Aucun voisin ne s'est déplacé pour me souhaiter la bienvenue. Ils ne savent même pas qu'une autre personne a emménagé ici. Par curiosité, j'ai pris le temps de m'arrêter devant les boîtes aux lettres ce matin. Des noms étrangers, espagnols pour une partie. Des abréviations. Des noms plus connus tels que Smith ou Jones. Je regarde, hébété, chaque nom, comme s'ils allaient me révéler quelque chose ou comme si j'allais pouvoir les retenir en une seule lecture. Tout à coup, mon attention se fixe sur l'un d'entre eux, le troisième : Mrs Dovel. Il y avait donc une femme avant moi dans mon appartement. Il me faudra remédier à ce petit détail. Qui sait, peut-être qu'un quelconque voisin s'apercevra du changement, même si j'en doute fortement ? Personne ne semble remarquer mon arrivée.

Heureusement, je débute bientôt mon nouveau travail, où j'espère recevoir meilleur accueil que dans le bâtiment où je réside, et encore !

En fin de compte, je réalise que je n'étais peut-être pas prêt pour ce départ. D'accord, je ne connais encore rien. Mais c'est si grand. D'ailleurs, je suis si persuadé que les habitants ne connaissent même pas l'entier de leur propre quartier...

Et puis, incontestablement, je pense à toi. Toi que j'ai en quelque sorte abandonnée. Mais notre histoire n'était pas possible entre ces deux mondes. Il fallait que je m'en aille. Je sais que c'est dur pour toi. Pour moi aussi, tu sais. Je ne cesse de penser à toi. Je me surprends en train de sourire lorsque je contemple cette photo rayonnante, sur laquelle tu sembles heureuse. Que fais-tu ? J' imagine toujours l'heure à laquelle tu vis. Je suis en décalage dans ce monde inconnu. Nous ne sommes séparés que depuis quelques jours et il me semble qu'une éternité a passé. Aucun appel. Je ne t'en ai pas donné non plus. C'est peut-être mieux ainsi, à vrai dire. Le contact ne ferait qu'accentuer la déchirure. Et je ne

veux pas que tu souffres. Et je n'en ai pas non plus envie. Le temps est la seule manière pour arrêter de souffrir. Du moins, il apaise. J'aimerais t'oublier, tu sais. Passer à autre chose, me reconstruire. Mais je ne peux pas. Comment passe-t-on par-dessus six ans de vie commune ? Tu me manques tant. Que nous est-il arrivé pour que nous n'arrivions pas à trouver de compromis ? Je ne cesse de me le demander. Nous n'avions pas les mêmes horizons et notre amour n'était peut-être pas assez fort pour résister.

Accoudé à la fenêtre d'où j'ose à peine regarder en bas, j'observe la lune étincelante. C'est à maman que je pense maintenant. Elle me disait toujours que quand on aime une personne et qu'une distance nous sépare d'elle, il suffit de regarder la lune. Elle fait vivre l'amour.

Lecteur, pardonne mon égocentrisme. Il ne faut pas que je me laisse dépasser par ce gigantisme, cette vie à cent à l'heure. Mais plutôt reconnaître que j'ai besoin d'un temps d'adaptation et que je ne peux pas toujours tout contrôler. En plus, je n'ai pratiquement pas dormi et l'épuisement se fait sentir. Et va savoir pourquoi, c'est précisément dans ces moments-là que de toutes petites et infimes choses deviennent très vite une affaire d'état. Oui, tu as bien compris où je voulais en venir. Je te parle de cette troublante histoire qui me tombe dessus. J'hésite encore entre destin et fatalité. Et voici pour toi, lecteur, ce que je lis à l'instant:

Vendredi 30 décembre 2000 :

J'ai décidé de commencer ce journal que Lisa m'a offert pour Noël et, impatiente de raconter ma vie, absolument peu passionnante, (j'l'admets) je l'ai entamé avant le début de l'année 2001. Moi, c'est Evéanne Kildow, Eva, Ev', Vava pour les intimes ! 21 ans, noiraupe aux yeux bleus. Du genre : te prends pas la tête et croque la vie à pleines dents, t'en as qu'une, c'est fait pour. Bah, sinon, j'ai toujours une seule obsession en tête en ce moment : ~~je suis célibataire~~. Aïe, j'l'ai dit... Je ne sors actuellement avec personne (bcp mieux nan ?) En plein dans des études de psychologie (me demande pas cmt c'est possible, j'sais pas moi-même). Je vis dans un petit studio à New York, Brooklyn, avec Lisa, ma colocataire et bestfriend depuis plus de la moitié de mon âge. Rien de plus cool que la coloc' pour sortir du cocon familial. J'en oublie notre 3^{ème} colocataire, toujours fidèle, ma chienne Honey (super original je sais...)

Je me demande vraiment pourquoi je raconte ma vie, au lieu d'utiliser ce carnet à des fins plus intelligentes. A croire qu'il y a peut-être un temps où chacun a besoin de se confier...

Bon j'arrête ici mon délire qui ne mène nulle part !

Samedi 31 décembre 2000 :

Comme j'ai commencé, peux plus revenir en arrière ! Ça pourrait pt-être porter malheur, non que j'sois vraiment superstitieuse, mais qui sait ?...

J'ai pas profité de ma matinée pour faire mon jogging comme je le fais habituellement, ptit plaisir matinal, so fresh, et toujours le meilleur moyen pour être total awake et se sentir en pleine forme. Généralement, une boucle d'une heure et quart dans des recoins magnifiques que trop peu de gens connaissent.

Aujourd'hui, j'ai préféré dormir, privilège accordé en ce jour de week-end ! Ça fait tellement de bien =)

Au début de l'aprèm, Lisa m'a traînée dans la boutique d'en face, pour acheter une robe à l'occasion du nouvel an. Moi dans une robe -_- ' J'déteste les robes ! Faut pas que Lisa lise ça. Pis pour finir, on a trouvé des fringues sympas. Et une robe, c'est pas si mal. C'est qu'une

fois par année aussi. Alors un petit effort. Quoi dire de + ? Ce soir, jour de fête, mes amis, moi dans une robe, belle soirée en perspective !

Dimanche 1^{er} janvier 2001 :

Bonne année !!! Hier soir, trop bo !, nous avons profité de nous amuser et avons fêté joyeusement le cap de cette nouvelle année. Et ouais, l'an 2000, terminé ! Cher journal, faut que j't'avoue un truc : je m'amuse beaucoup à écrire les simples faits de mes journées. En + tu vas pas me croire, et j'sais pas si c'est un hasard que j'aie commencé à te noircir et la rencontre d'un ami de Lisa. Il s'appelle Alex. On va se revoir. Ça commence plutôt bien cette année !

Autrement, trop space mais j'ai une énorme brûlure au niveau du cou. Je vois pas ce que j'ai pu faire. Rien d'inquiétant, pt-être une simple allergie. Au garçon pt-être, ha ha ha... J'achève ici car Lisa m'hurle dessus en disant que le film a commencé !

Cela n'est autre qu'un journal intime. Pourquoi me l'avoir envoyé à moi ? Je réfléchis, tente de faire le lien. Non, je ne vois vraiment aucun rapport. Je pense à maman qui s'énervait trop régulièrement à cause de mes oublis. Eric, où est ton sac d'école ? Tu l'as de nouveau oublié dans le bus ? Bravo, une fois de plus, je vais devoir aller le rechercher !

J'avais toujours la tête dans les nuages. C'est encore le cas. Pourtant, c'est elle qui est morte suite à des complications de la maladie d'Alzheimer. Je souris. Ah, maman, quelle injustice. Toi qui avais une mémoire pour tout, incollable sur les numéros de téléphone ou autres dates d'anniversaire, il a fallu que cette maladie te choisisse. Mes pensées se mélangent et je me souviens d'un film, *The Notebook*. Une femme atteinte de cette maladie, son mari tente de la faire se ressouvenir en lui faisant la lecture d'un journal, il s'agit de leur histoire. Elle revient alors l'espace d'un instant, sa femme. Il n'est plus un étranger. Et puis, tout s'envole, elle replonge dans son monde. Je m'égare là. Que dit la suite ?

Lundi 2 janvier 2001 :

*Aujourd'hui, rien ne va, journée de m**** ! J'suis restée endormie, j'ai manqué des cours et j'ai toujours cette brûlure qui me démange. Maintenant, y en a une deuxième qui s'est formée sur mon bras droit. J'sais pas c'que c'est. Quand je relirai ça une fois, ça me fera trop marrer de voir cmt j'ai flippé pour rien. N'empêche que c'est vraiment bizarre, j'ai jamais eu ça. Et j'te jure que je devine quelque chose. J'ai montré mon bras à Lisa. Perplexe, elle m'a conseillé d'aller consulter mon médecin, pour clarifier la situation. T'aurais dû voir sa tête ! Dem 8h45 rdv chez le docteur. Sur ces nouvelles peu réjouissantes, je te laisse.*

Mardi 3 janvier 2001 :

Ce matin, j'suis allée comme prévu chez le docteur et Lisa m'a accompagnée. Trop la dèche cette consultation ! Le toubib me dit cash qu'il voit rien. Pareil pour Lisa (qui ne me l'avait pas dit hier, grrrr...) ! J'avais l'air bien, moi. Ah, pis le médecin me scrutait avec une attention si particulière, à la recherche d'un signe quelconque de... de quoi ? De folie ? Non, j'suis pas folle ! Et au moment où j'écris, je revois sa tête ahurie. Ça me saoule. Vais aller prendre l'air en ville avec Lisa. See you soon.

Je n'y comprends rien. C'est surprenant, non ? Ces filles sont des étrangères pour moi, la seule chose que nous ayons en commun, c'est l'appartement dans lequel je me trouve aujourd'hui. Ce doit être la raison pour laquelle j'ai reçu ce journal, étant donné que l'adresse de la boîte aux lettres n'a pas été modifiée. D'ailleurs, si je me souviens bien, il n'y avait qu'un seul nom figurant sur la boîte. Etrange.

C'est intrigant, ce journal s'arrête le 3 janvier, plus rien n'a été écrit par la suite. Or, elle raconte vouloir le poursuivre.

Comme je n'ai rien de spécial à faire, j'en profite pour rechercher des informations sur ces demoiselles, afin de renvoyer le carnet à bon adresse. Après plusieurs heures dans le monde virtuel, je trouve enfin un article, je le lis :

À la façon d'un arbre foudroyé, la photographie située en-dessous me fait tressaillir. Une femme gisante, une autre près d'elle. En-dessous, deux noms désormais connus : Évéanne Kildow et Lisa Dovil. Ces noms apparaissent dans le carnet, ainsi que sur ma boîte aux lettres. Et je comprends dès lors pourquoi un seul nom y figure à présent. La colocataire a habité seule ici après la mort de son amie.

Je n'en reviens pas. J'étais seul à m'apitoyer sur mon sort et voilà que j'apprends qu'une femme est morte à l'endroit où je me trouve. Je dois retrouver Lisa. Elle a peut-être envie de garder le journal. L'annuaire. Je le prends, l'ouvre, cherche. Douglas... Douville... Dovil, ça y est, j'ai trouvé. Elle résiderait au numéro 21 de la 37^{ème} rue, soit encore et toujours MON appartement. Sa nouvelle adresse ne figure pas. J'appelle les renseignements. Ça sonne, j'attends, on me répond. Je dicte le nom et par chance, on me donne un numéro. J'appelle. Ça sonne. Cette fois, un répondeur s'enclenche. Je laisse un message ? Oui, c'est mieux.

Elle ne me rappelle pas.

Passé 22 heures, le téléphone s'ébranle, mon premier coup de fil. Je sais que c'est elle. Je ne me suis pas trompé. Sa voix est rauque, ce qui ne colle absolument pas avec la photo du journal. Elle paraît affolée, tendue. Elle est directe, va droit au but sans perdre de temps et me demande qui je suis et ce que je lui veux. Sa tension me gagne et c'est un peu sèchement que je lui déballe tout. Silence. Je demande si elle est toujours là, un petit « oui » résonne. Je crois qu'elle pleure. Je lui propose qu'on se rencontre, je veux lui remettre le journal. Nouveau silence.

Elle a raccroché.

Mais qu'est-ce qui ne va pas chez moi, hein ? J'arrive dans une nouvelle ville, et sous prétexte de recevoir un journal suspect qui ne m'appartient pas, je m'amuse à jouer les détectives, lis un article et réalise qu'une femme est morte où je vis. Alors j'appelle sa colocataire. Neuf ans après ! C'est de la folie. Pourtant, j'ai vraiment le sentiment que je dois faire quelque chose. Je suis impliqué maintenant. Bon, on se calme. Que faire ? Rappeler. Pas de réponse. Pour la deuxième fois, le répondeur s'enclenche. Je sais qu'elle

Drame : Mort suspecte

New York. Ce mercredi matin 4 janvier 2001, une jeune femme âgée de 21 ans a été retrouvée sans vie par sa colocataire à Brooklyn. En entrant dans l'appartement, c'est avec stupeur qu'elle découvrit son amie, allongée par terre, inerte. La police n'a pas voulu se prononcer sur les circonstances de la mort.

Après interrogation de Mrs Lisa Dovil, il semblerait que l'origine de cette fin tragique soit une forme de démence que son amie avait développée en ce début d'année. Une enquête a été ouverte.

est là. Mais je comprends également le choc que je lui ai administré en venant réveiller des souvenirs enfouis. Je prononce simplement ces quelques mots : « C'est encore moi. Je m'excuse pour le dérangement. J'aimerais vous rencontrer pour vous restituer le cahier et, si vous avez envie, discuter. Je vous attendrai demain matin à 9h30 au Dunkin' Donuts. Je serai entièrement vêtu de noir ».

*

Le lendemain, 9h30 : personne. A dix heures, j'en ai marre d'attendre. Elle ne viendra pas. Je me lève, enfile mon manteau. Au moment où je m'apprête à sortir, une jeune femme entre dans le café. La première chose que je vois est ses cheveux blond châtain, mi-longs. Je ne distingue pas ses yeux, ses cheveux éclatants les dissimulent, elle baissait la tête. Lorsqu'elle la relève, j'aperçois un regard brun noisette, fuyant. Elle ressemble fortement à la photo du journal, bien que ces traits soient plus marqués, plus durs. Des cernes prononcées, amassés en de petites poches gonflées. Je remarque aussi des joues bouffies et des rides parsemées, mais son visage est magnifique. Elle n'a pas essayé de camoufler quoi que ce soit, elle s'accepte, ce qui la rend sublime. Oui, c'est elle. Ce naturel me subjugué. Elle me plaît. Je m'approche, la salue. Elle me répond et me fixe. Son regard charnel me transperce, le temps semble s'être arrêté. Confus, je retourne m'asseoir, elle me suit, s'assied également.

Je sors le journal. Des larmes se mettent à couler sur son visage crispé. Pris au dépourvu, un seul geste, je lui tends un mouchoir. Peu à peu ses pleurs s'étouffent. Je range le livre, elle inspire profondément. Tout redevient normal. Un silence s'installe. Je me lance : « Allons-nous-en ». Elle acquiesce, nous partons. Mais où ? Comme je n'ai d'autres idées que mon appartement, c'est là-bas que je l'emmène. Nous n'échangeons pas un mot durant le trajet. Arrivée devant la porte, elle s'immobilise. Une main compatissante que je lui tends suffit à la rassurer et nous entrons. Je lui propose de boire un café, elle préfère un thé. Je le lui sers. Elle me remercie. Je ne la questionne pas, nous sommes assis, j'attends. Elle commence son récit. Elle m'explique, je ne dis rien. J'écoute.

Elle me raconte comment Evéanne et elle se sont connues, leurs mamans étant amies. Elles avaient grandi comme deux sœurs. Elle m'évoque des souvenirs lointains, mais toujours aussi nets. Lorsqu'elles jouaient ensemble chaque jour après l'école, entre poupées, Barbies et maquillage. Puis leurs études et enfin leur colocation. Une lueur brille dans ses yeux. C'est dur, me dit-elle, de raconter tout ça. Les souvenirs ne sont-ils pas la seule chose qu'il nous reste après la mort d'un être cher ? N'est-ce pas la seule chose à laquelle nous puissions nous raccrocher ? Je ne pouvais qu'être d'accord. Elle ne dit rien sur la mort de son amie.

Lorsqu'elle a fini, une complicité s'est installée entre nous. Nous ne nous connaissions pas et maintenant je sais tout d'elle. Je la raccompagne. Avant de partir, elle me demande si elle peut reprendre le journal. Naturellement, j'accepte. Elle me remercie. C'est la première fois que je vois un sourire poindre au bord de ses lèvres. Je lui donne mon numéro et précise que je suis là, si elle veut parler. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Je suis seul, elle aussi. Peut-être qu'elle aura autant l'envie de se confier à quelqu'un tout comme c'est mon cas.

Aucune nouvelle. Je me trompais. Trois jours ont passés. Je l'appelle. Personne. A croire que c'est une manie de ne pas répondre ! Je m'énerve. Mais qu'est-ce qui me prend ? Si elle ne veut pas entendre à nouveau parler de moi, c'est bien elle qui l'a choisi, non ? Pourtant j'ai l'impression que quelque chose ne va pas. Je passerai chez elle autour des trois heures de l'après-midi, juste pour voir.

J'arrive. Je monte les marches quatre à quatre. Une boule se forme dans mon estomac. Je sens qu'il se serre anormalement. Mon index se pose sur la sonnette qui retentit dans un silence presque palpable. Personne. Elle est peut-être réellement absente ? Je réessaye. Toujours rien. Mon cœur s'emballa. J'essaye la poignée. C'est ouvert ! L'espace d'un instant, je me dis que j'ai vraiment été stupide d'attendre devant la porte sans essayer de l'ouvrir. Un silence de mort. Je découvre une cuisine vide, un petit salon vide et maintenant ? A gauche ou à droite ? Mon cœur bat à tout rompre. J'ai chaud, pris entre la peur de ce que je m'apprête à voir et l'ambiance qui règne ici. Mes mains sont moites. J'entends mon sang qui cogne à mes tempes...

À ma vue, une seule couleur se distingue, le rouge. Celui-ci est foncé, acre, sec, liquéfié. Je ne saurais dire si j'ai hurlé à cet instant.

Après le choc, que faire ? Agir. Je m'approche. Lisa est allongée par terre, inconsciente. Un instant, je crois apercevoir un ange, paisiblement endormi, retranché dans une vision qui me répugne. Ses traits expriment la douleur. Elle ouvre les yeux. Je sursaute. Elle n'est pas morte. Je distingue une plaie au niveau de son ventre. Elle remue lorsque je presse mon pull contre elle pour éviter qu'elle ne perde encore plus de sang. Je découvre par terre le journal. Tandis qu'en la soulevant un peu, un couteau de cuisine m'apparaît. Pourquoi as-tu fais ça ? Le sang qu'elle avait perdu était considérable, monstrueux. Elle se vide. Et je ne vais rien pouvoir faire. Le temps que les secours arrivent, il sera trop tard. Je la tiens dans mes bras. Elle s'en va. Ses extrémités sont froides et d'une extrême pâleur. Sa peau est lisse, comme une poupée. Elle s'en va, je le sais. Elle me regarde à présent. Son regard, si vivant, enflammé, ne s'éclaire plus. L'étincelle de vie qui y régnait est en train de se dissiper. Elle semble apaisée, mais l'horreur se dessine dans ses deux agates bientôt fixes à jamais. Mon regard se brouille. Nous ne sommes pas conçus pour supporter des choses pareilles. Dans un dernier effort, alors qu'elle n'a jusqu'ici prononcé aucune parole, ses lèvres remuent et dans un murmure à peine audible, elle me jette à la figure :

- Tu m'as tuée et tu mourras aussi. Tu as peu de temps. Arrête ça en l'emportant avec toi.

- Chut, chut, ça va aller.

Hein, qu'est-ce qui se passe ? Quoi ? Non, je ne comprends pas ! Me réveiller ?

Ces mots m'avaient littéralement glacé. Silence. Rien. Il n'y a plus rien. Ses souffrances se sont abrégées, plus aucun signe de vie ne s'échappe de ce corps inerte. Tandis que pour moi, le cauchemar ne fait que commencer. Je pleure, recroquevillé. Tout s'enchaîne très vite. Les secours sont là, sans même que je ne m'en sois aperçu. Je leur explique ce qu'il s'est passé. Tout se chamboule. Je ne sais plus où j'en suis. La seule chose qui m'importe c'est de jeter le journal. Mais les urgentistes m'emmènent à l'hôpital. Ils me diront plus tard que j'avais subi un traumatisme. Ils ne pouvaient me laisser partir.

*

C'est pas ma chambre. Impossible. Les murs m'aveuglent. Ce blanc me tape. Hôpital. Tout me revient. Ma tête me brûle. Je voudrais crever. Je me repasse en boucle les paroles de Lisa. J'me dégoûte ! Je l'ai tuée. C'est vraiment moi ? Non. De toute manière elle était déjà morte. Faux ! C'est quoi qui est faux ? Et il a fallu qu'elle me jette ça à la gueule avant. J'suis en train de devenir cinglé. C'est quoi toutes ces conneries ! Non mais, on croirait rêver !

T'es là ? Je délire encore ? Non. Je te vois, tu t'approches. Je ne comprends rien. Au lieu de m'embrasser, voilà que deux infirmières débarquent. Mais quoi encore ?? Tu essuies une larme. Non, pas dormir. J'hurle. Pourquoi en fait ? Pas le temps d'y penser, je sombre.

Deuxième réveil. Sursaut. Étais-tu réellement là ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Dis-moi que t'es encore là ? Tu n'es pas partie. Somnolente sur une chaise, plus belle que jamais, t'es restée.

J'ai dû faire du bruit. Tu te réveilles. Tu viens et m'embrasses. Tu m'as tant manqué. Mais depuis quand ?

-Bonjour, comment te sens-tu chéri ?

-Que s'est-il passé ?

-C'est fini. Calme-toi. Encore un cauchemar ?

-J'étais à New York.

-Tu as toujours désiré y aller.

Elle sourit. Un sourire que je n'ai que trop peu vu ces derniers temps.

-Nous nous étions quittés.

-De quoi tu parles ?

-J'habitais seul, un journal m'avait été envoyé... Je meurs de soif. Elle me tend un verre.

-Merci. Après, j'ai retrouvé son destinataire. Elle était morte. Mais pas Lisa, sa colocataire.

-Et ?

-Je lui ai redonné le journal. Mais elle est morte aussi dans mes bras. Je n'ai rien pu faire, tu sais. Ça avait l'air si vrai. Le journal, c'était la cause de leur mort, je crois.

-Une sorte de malédiction ?

-Je ne sais pas trop. À la fin, elle m'a déclaré que tout était de ma faute.

-C'est terminé maintenant. Le médecin a dit que ce nouveau traitement aurait peut-être un impact sur ton sommeil.

-J'ai dormi combien de temps ? Ma tête me brûle, j'ai mal au ventre. J'suis fatigué, tu sais. Fatigué de voir des gens mourir alors que j'aimerais crever. J'en peux plus de rester cloué dans ce lit.

-Ne parle pas ainsi, je t'en supplie ! Il faut continuer à te battre, un cancer ne se guérit pas tout seul, tu m'entends ??

Une petite larme timide se laisse glisser sur sa joue.

Au fond, nous savions pertinemment tous les deux ce qu'il adviendrait.

Deux mois plus tard, tu étais parti.

Et, en ce jour que j'avais tant redouté, tu t'en allais pour de bon. Le pasteur m'avait demandé si un texte me tenait à cœur. J'ai alors pensé que les derniers mots de ton livre sauraient tout dire :

Ne perds jamais cette lumière qui brille dans le fond de toi-même. Elle s'appelle Espoir et elle ne meurt que quand tu n'es plus. La vie s'arrête et la lueur s'éteint. Mais du moment que tu existes, elle apaise tous les maux. Elle est le remède de tous tes doutes. Même quand le cœur n'y est plus, l'espoir, lui n'abandonne jamais. Il est fort, et cette force, il te la transmet. Il faut aller de l'avant. Imagine la mer entre deux rives. La vois-tu ? Le temps est magnifique, le soleil se reflète sur l'eau où un mouvement perpétuel se distingue. Il est là. L'espoir se voit, se ressent, il scintille. Il se

dévoile enfin. Mais ne serait-ce pas là ton imagination ? As-tu toi aussi eu le sentiment de l'apercevoir ? Chut, ne t'en fais pas, le calme va bientôt se rétablir. Peur, non ? Je suis simplement en train de m'en aller. Le voyage sera long. Oui, je sais que je pars pour un très long voyage qui se commence maintenant. Je ferme les yeux, l'espoir triomphe. Il est avec moi. Heureux. Je le suis aussi. J'ouvre les yeux. Un silence paisible m'accompagne. Tu es à mes côtés. Je n'ai plus beaucoup de temps. Adieu, je m'en vais. Ne pleure pas, je ne suis qu'un être qui a vécu. C'est la vie qui l'a voulu. Aujourd'hui, elle s'achève. Je ferme à nouveau les yeux. Les rives, le soleil, la mer, tout est là. Je sens que je m'en vais. La bougie est sur le point de se consumer et la flamme, l'espoir, ne sera bientôt plus que fumée. Mon cœur a déjà rejoint le ciel. Mon âme persiste, attend. Que vois-je ? L'eau est stable, statique. L'espoir ne jaillit plus. Le voyage n'aura aucun retour, c'est un aller simple, je souris, je ferme les yeux, je suis très loin, déjà parti.

Sophie Henchoz